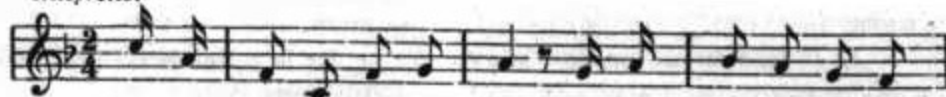


LE JOUR DES ROIS.

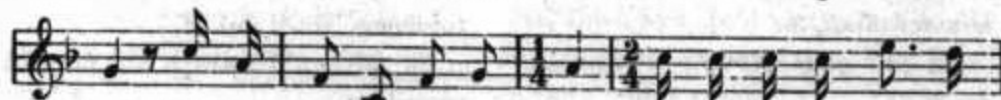
V.

Chansons de quête, à Sprimont.

Première.

Allegretto.

Bonne nute, bi-na-mêie vwè-sènne, Ac-co-rez po v'ni hou-



ter. C'è les ci d'l'annêie pas-sêie Qui v'vinè-st-è-co r'tro-



ver. Nos ès-tans des mi-li-taires Qui s'ont stu pré-ci-pi-



ter. Nos rim'-nans di d'vin nos maïsses. C'è po v'vi-ni



rè-crè-ier. C'è po v'vi-ni rè-crè-ier.

1.

1.

Bonne nute, binamêie vwè-sènne
Accorez po v'ni houïter,
C'è les ci d'l'annêie passêie
Qui v'vinè-st-è-co r'trover
Nos èstans des militaires
Qui s'ont stu précipiter,
Nos rim'nans di d'vins nos maïsses,
C'è po v'vini rêcrêier (bis),

Bonne nuit, bien-aimée voisine,
Accourez pour venir écouter,
Ce sont ceux de l'année passée
Qui viennent encore vous retrouver.
Nous sommes des militaires (?)
Qui ont été se précipiter (?)
Nous revenons de chez nos maîtres
C'est pour venir vous récréer (bis).

2.

2.

Redoublez dans vos largesses,

Et vos générosités :

Avoïz-nos 'n' bonne grosse pièce,

Dè l'ârd, ou bin dè salé,

Di l'ârdjint, c'è bin tot l' min-me,

Dè l' sâcisse, ou dè djambon

Nos v' sohaitans 'n' bonne an-nêie

Et viv' et viv' les bons garçons (bis).

Redoublez vos largesses,

Et vos générosités :

Envoyez-nous une bonne grosse pièce,

Du lard, ou bien du petit-salé,

De l'argent, c'est bien égal,

De la saucisse, ou du jambon,

Nous vous souhaitons la bonne année

Et viv' et viv' les bons garçons (bis).

COUPLET DE REMERCIEMENTS.

Allegro ma non troppo.

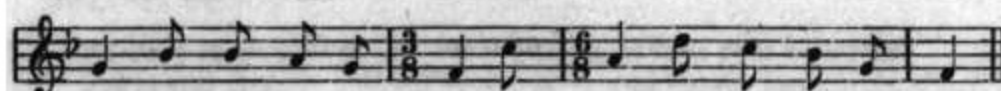
Re-mer-ci-ons qui est gé-né-reux Et en mé-



moir' sou-ve-nons de nous deux. Nous somm' des gar- çons, n'en dou-tez



point, A fair' du plai-sir à notre pro-chain A une autre oc-ca-



sion. Nous nous re-ver-rons Et en mé-moir' nous au-rons.

Remercions qui est généreux
Et en mémoire' souvenons de nous deux,
Nous somm' des garçons, n'en doutez point,
A fair' du plaisir à notre prochain
A une autre occasion
Nous nous reverrons
Et en mémoire' nous aurons.

Airs notés par M. Th. STRIVAY.

Deuxième.



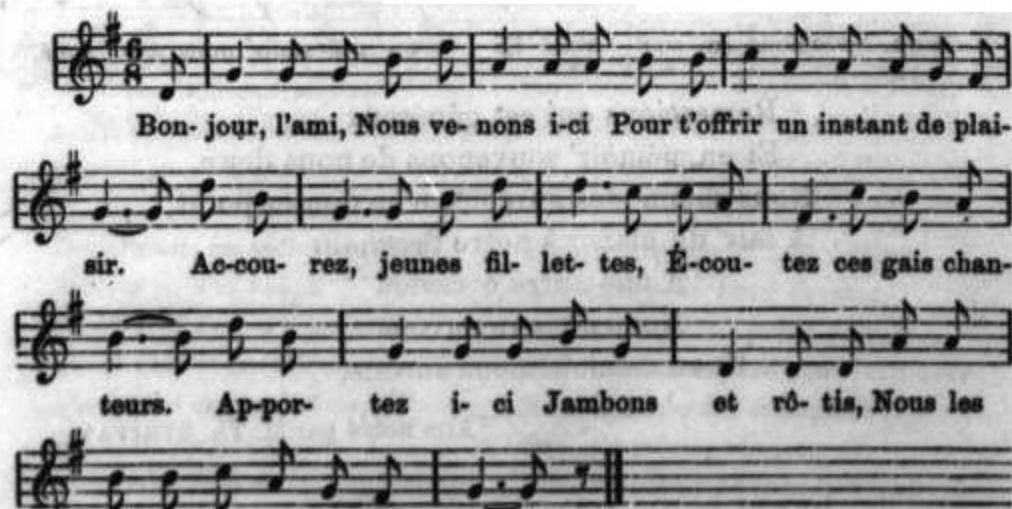
Bonn' nute et bonn' san- té, C'è-st-ouïe li jou di nos ré- cré-
er. Nos es- tans chal in' ki- pa- gnête Nos é- ga-djans vos djô-nès
fêie. Ciste è- gadj' mint c'è-st-ine ou- hai, Qui hu- fêl-
ré lisquél air qu'on vô- rêt.

*Bonn' nute et bonn' santé,
C'è-st-ouïe li djou di nos récréer.
Nos estans chal ine kipagnêie,
Nos egadjans vos djônès fêie.
Ciste egadj'mint c'è-st-ine ouhai
Qui hufêlêrê lisquél air qu'on vôrêt.*

*Bonne nuit et bonne santé,
C'est aujourd'hui le jour de nous récréer.
Nous sommes ici une compagnie,
Nous engageons vos jeunes filles.
Cet engagement c'est un oiseau
Qui sifflera l'air qu'on voudra.*

Air noté par Th. STRIVAY.

Troisième.



Bon- jour, l'ami, Nous ve- nons i-ci Pour t'offrir un instant de plai-
sir. Ac-cou- rez, jeunes fil- let- tes, É-cou- tez ces gais chan-
teurs. Ap-por- tez i- ci Jambons et rô- tis, Nous les
re- ce-vrons a- vec plai- sir.

Bonjour, l'ami,
Nous venons ici
Pour t'offrir un instant de plaisir.
Accourez, jeunes fillettes,
Écoutez ces gais chanteurs.
Apportez ici
Jambons et rôtis,
Nous les recevrons avec plaisir.

COUPLET DE REMERCIEMENTS.



Tchan- tans tos po r'mèr- ci Ces bra- vès djin, Et-z-
acwèr-dans nos vwè A-z in-stru-mints. Là qui n's i-rans fer l'fri-
cot, Nos di- rans bai-côp d'bin d'vos Et n' di- rans : A-dièt,
djisqu'à d'vins ine an.

*Tchantans tos po r'mèrci
Ces bravès djin,
Et-z-acwèrdans nos vwè
A-z instrumints.
Là qui n's irans fer l'fricot,
Nos dirans baicôp d'bin d'vos,
Et n' dirans :
Adièt, djisqu'à d'vins ine an!*

*Chantons tous pour remercier
Ces braves gens,
Et accordons nos voix
Aux instruments.
Là que (où) nous irons faire le fricot,
Nous dirons beaucoup de bien de vous,
Et nous dirons :
Adieu, jusqu'à l'an prochain!*

Henri SIMON.





CHANSONS.

I.

Voici le joli mois d'Avril...

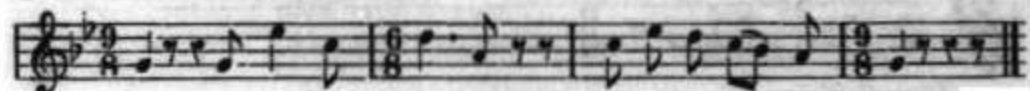
Moderato.



Voi-ci le jo-li mois d'Avril, Mon cher a-mant va re-ve-



nir. « Bon-jour, la bel-le, a-vez-vous bien gar-



dé Nos a-mou-ret-tes du jo-li temps pas-sé ? »

— Oh oui, oh oui, mon cher ami !
Je vous l'avais toujours promis...
De vous attendre avec fidélité,
De vous reprendre quand vous reviendrez. »

« Laissons les faire, laissons les parler,
Nous ne cesserons pas de nous aimer.
La jalousie régnera-t-ell' toujours ?
Malgré l'envie, marions-nous un jour. »

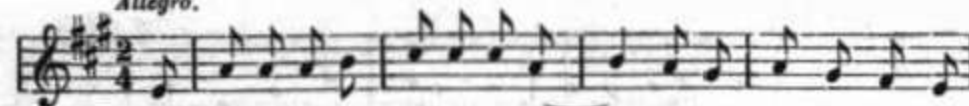
Fragment chanté par M^{lle} Jos. Thomas, d'Esneux, qui le tient d'une tante, laquelle aurait 85 ans.

Air noté par M. Th. STRIVAY.

II.

Or, adieu donc, la belle...

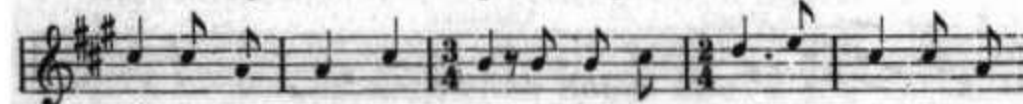
Allegro.



Or adieu donc la belle, or a-dieu mes amours, Je m'en vais



dans la guerre c'est pour tou-jours Pre-nez mon ca-ma-



ra-de pour votre é-poux, Aujourd'hui je m'en-ga-ge, con-



so-lez-vous, Con-so-lez-vous.

2.

Auriez-vous le courage de m'abandonner,
De me laisser seulette à soupirer ?...
Tu tiens mon cœur en gage et aussi mon bonheur
A présent tu t'engages, amant trompeur,
Amant trompeur.

3.

Oh ! ma bonne voisine ! oh ! ma bonne voisine !
Venez me consoler, car je suis délaissée !
Mon papa me chagrine dans mes amours,
Mon amant m'abandonne, c'est pour toujours,
C'est pour toujours.

4.

Le jour de son départ, oh ! il a bien passé
Trois fois devant ma porte sans y entrer,
Moi qui étais honteuse de l'appeler,
J'ai regardé d'à-travers mon bien-aimé
Mon bien-aimé.

Chantée par M^{lle} Jos. Thomas, qui la tient de feu M^{me} Théâtre, d'Esneux, laquelle aurait 77 ans.

Air noté par M. Th. STRIVAY.

III.

Le mari trop vieux.

Allegretto.

Mon père m'a ma-ri-ée A l'a-ge de quinze ans. Il
m'a don-né un homme Qui a bien quatre-vingts ans. Et
moi, jeu-ne fil-lette, Com-ment passer mon temps? Com-
ment passer mon temps?

2.

L' premier jour de mes noces,
Avec lui m'en vais coucher.
Il m'a tourné l' derrière
Et m'a poussée hors du lit !
Et moi, pauvre fillette,
Comment passer la nuit ?¹

3.

Le lendemain matin
Chez mon père je m'en vais :
« Bonjour père, bonjour mère,
Tous les beaux jours sont pour vous !
Vous m'avez donné-z-un homme
Qui n'est pas de mon goût² ».

4.

— Prends courage, ma chér' fille
Ton mari, 'l est bien malade.
C'est un gros rich' marchand
Et je crois qu'il en mourra,
Et vous serez héritière
De tout ce qu'il aura.

5.

— A quoi sert tout's les richesses
Quand les plaisirs n'y sont pas !
J'estim'rais mieux un homme
A mon contentement,
Que toutes les richesses
De ce vieux riche marchand. »

Chantée par M^{lle} Jos. Thomas, qui la tient de feu M^{me} Théâtre, d'Esneux, laquelle aurait 77 ans.

Air noté par M. Th STRIVAY.

(¹) [Var. d « Moi je lui tournais le d'avant » ; f « comment passer mon temps ». — O. C.]

(²) [Var. f. « Qui ne vaut rien du tout ». — O. C.]

IV.

Mon père m'a acheté un bois...

Allegretto.

Mon père m'a-t- a-chè- té-ï-un bwès, Pingn' pingne è rou- bi-
(bois)
net, Où qu'il n'y crè-het que des mod-è, Des ber-lik, des ber-
(croissait) (noix)
lok, Pingn' pingne è nik- è nok pingn' pingne è rou-bi- net.

2.

J'en cueillis quat', j'en mangeai trois,
Pingn' pingne è roubinet
Je fus malade au lit trois mois,
Des berlik, des berlok,
Pingn' pingne è nik è nok,
Pingn' pingne è roubinet.

3.

Je fus malade au lit trois mois,
Que tous les voisins y venaient.

4.

Que mon amant point n'y venait,
Je l'ai fait appeler trois fois.

5.

A la quatrième il y venait.
— Avez-vous chaud, avez-vous froid ?

6.

— Je n'ai pas chaud, car j'ai bien froid
Tapez votre manteau sur moi.

7.

Votre manteau doublé de soie,
De vos deux pieds rechauffez-moi.

8.

De vos deux yeux regardez-moi,
De vos deux bras embrassez-moi.

9.

Mon père m'a-t-achété-l-in bwès.
Des berlik, des berlok,
Pingn' pingne è nik è nok,
Pingn' pingne è roubinet.

Chanté à Lincé par Marie Grignard, âgée de 78 ans; elle tient la chanson de son père qui aurait 117 ans. — Nous avons essayé de rendre, surtout dans le premier couplet, la prononciation vieillotte de notre chanteuse; on tiendra compte, dans la lecture des couplets suivants, que tous les mots en « oi » étaient dits « wè ». — Le premier vers de la 2^e strophe et les couplets 7 et 8 ont été ajoutés à notre fragment, d'après le *Recueil d'airs de crémignons* in-8°, Liège, 1879; cet ouvrage donne, p. 95-103, cinq mélodies toutes différentes de la nôtre.

Henri SIMON.

NOTES ET ENQUÊTES.

26. **Les jouets d'enfants.** — Notre aimable collaborateur M. Louis Detrixhe, de Stavelot, vient de nous envoyer, avec d'autres documents du plus haut intérêt, la description complète de certains jouets que les enfants fabriquent eux-mêmes. Nous prisons fort ce genre de documents dont l'originalité se laisse facilement deviner. Il est désirable que nos amis recherchent ces petits objets curieux et en fassent profiter la revue; on pourrait établir à la longue un petit musée où chaque numéro porterait le nom de l'expéditeur, avec le lieu d'origine et la nomenclature locale. On peut envoyer par la poste des jouets et autres choses de même genre dans des boîtes ou des enveloppes de carton ou de papier fort remplies d'ouate — avec la formule « échantillons sans valeur » — à condition que les ficelles soient incomplètement nouées et non cachetées. Il serait utile de profiter de la « recommandation postale » (taxe fixe de f. 0,25 par envoi). Inutile d'ajouter que si on le désire les frais d'expédition seront remboursés.

27. **Contre la rage.** — En rangeant les archives qui se rapportent à la création de l'Hospice Saint-Charles, à Spa, M. Sera, secrétaire communal en cette ville, a découvert un vieux registre ayant appartenu au docteur Cocquelet et datant de 1668. Ce registre contient une note manuscrite en français qui montre comment les praticiens de Spa combattaient la rage il y a deux cents ans.

M. Sera a été assez aimable pour nous faire une copie exacte de cette note, et voici le texte, auquel nous ajoutons la ponctuation nécessaire :

Remède infailible contre la morsure d'un chien enragé.

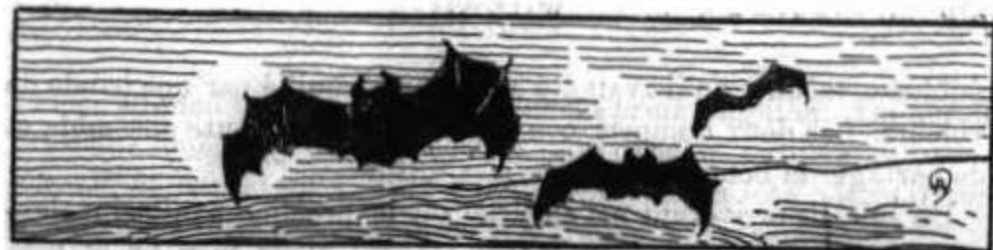
« Prené 6 onces de Rue, netoyée et pilée; de l'Ail Ecossé et brizé; du Theriaque; du fer blan ou estain rapé, de chacun 4 onces, faite bouillir le tout sur le feu dans deux pintes du meilleur vin blan, pendant une heure; ensuite pressez dans une serviette et doné de cette décoction chaude: 8 à 9 cuillerées suffisent pour hôme ou fême, trois matin de suite, a jeun. Et froide aux Bêtes: 10, 11 ou 12 suffisent a un beuf, un cheval; 8, 4 ou 5 pour les brebis, cochons ou chiens.

« Il faut le doner dans l'espace de neuf jours après la morsure, et cela est immanqué, tant pour les hommes que les bestes. On peut aussi appliquer le marc sur la blessure, mais il n'a jamais manqué sans le marc. »

M. Sera ajoute les titres du registre, ainsi formulés :

« Ce présent registre appartenant à Mathieu Cocquelet de Spa 1668 — maintenant à P. Cocquelet son fils 1674 — décédé l'an 1688. — Puis à C. Cocquelet son frère — décédé le 14 juillet 1722. »

O. C.



CONTES MERVEILLEUX.

V.

Les trois princesses.



Il y avait une fois un vieux roi resté veuf avec trois filles, les princesses les plus jolies du monde entier.

Un jour, le roi organisa une grande chasse avec toute sa cour dans le plus riche appareil, les trois princesses, couronne en tête, resplendissantes de bijoux et de pierreries.

A l'heure fixée pour le repos, les trois princesses ne se trouvèrent pas au rendez-vous. On fit les recherches les plus minutieuses, mais on ne put découvrir aucune trace de leur passage, et les chasseurs durent revenir au château, plongés dans la plus grande désolation.

Aussitôt de retour, le roi fit publier à son de trompe qu'il accorderait sa fille et son royaume à quiconque retrouverait ne fût-ce qu'une seule des trois princesses.

Le lendemain, dès la première heure, un soldat se présenta à la cour et obtint la grâce de se mettre en recherches. On le fournit d'armes et d'argent et le voilà parti pour la forêt lointaine où la chasse avait eu lieu.

Après de nombreux jours de marche, il s'arrêta le soir dans une auberge, but, joua et perdit tout son argent; si bien qu'il fut obligé de mendier son pain.

Comme il se passait du temps, un autre soldat vint à la cour solliciter la grâce de se porter à la recherche des trois princesses et de son camarade.

La permission obtenue, il se mit en route et, après quelques jours de marche, il rencontra le premier. Celui-ci, honteux d'avouer sa

faiblesse, raconta qu'il avait été arrêté et dépouillé par une bande de voleurs. Les deux hommes convinrent de faire route ensemble et de partager la bonne ou la mauvaise fortune.

Un soir, ils arrivèrent à l'auberge où le premier avait si malencontreusement joué et tout perdu. Après avoir bien bu et bien mangé, ils se mirent à regarder jouer quelques voyageurs. Le premier garde suggéra à son compagnon l'idée de prendre part au jeu, lui disant qu'ils auraient vite regagné ce que lui n'avait plus. L'autre se laissa tenter, se mit à table et il ne lui fallut pas longtemps pour se voir à son tour complètement dépouillé. Ils se remirent en route vers la résidence royale, mendiant leur pain.

* *

Comme on ne recevait pas de nouvelles dans la capitale, un chef-garde se présenta à la cour et obtint, comme les premiers, la faveur de partir vers la forêt lointaine. Il ne tarda pas à rencontrer les deux malheureux qui, reconnaissant un de leurs chefs, implorèrent son secours dans leur misère, et lui racontèrent qu'ils avaient été arrêtés et dépouillés par des voleurs de grand chemin.

Le chef accepta de les prendre avec lui, à condition qu'ils lui obéiraient en tout comme au régiment. Ils le promirent et, à la ville voisine, le chef leur acheta des armes et les rhabilla tout de neuf.

Un soir, ils arrivèrent à la fatale auberge où ils avaient joué et tout perdu. Ils s'y arrêtrèrent et, le repas terminé, les deux soldats essayèrent de faire jouer leur chef comme ils avaient joué eux-mêmes, espérant, disaient-ils, que celui-ci regagnerait ce qu'on leur avait volé. Mais le chef ne se laissa pas tenter; il leur intima l'ordre d'aller se reposer et de se tenir le lendemain prêts à partir, car ils n'étaient pas en route pour jouer et s'amuser, mais bien pour accomplir leur devoir jusqu'au bout.

Le lendemain, les trois hommes se mirent en route de bonne heure. A force de marcher, ils arrivèrent à la lisière de la grande forêt et le chef résolut de commencer les recherches. Ils convinrent de se séparer le matin, de battre la forêt chacun de son côté, et de se retrouver le soir en un endroit convenu.

* *

Pendant de longs jours, les recherches n'amènèrent aucun résultat. Mais un soir que le chef, accablé de chaleur et de fatigue, s'était

couché au pied d'un buisson, il perçut un bruit singulier... On aurait dit d'une foule se précipitant en tumulte dans un escalier....

Le bruit cessa tout à coup; le chef relevant la tête vit non loin de lui un être étrange dont la vue le frappa d'étonnement.

C'était un homme, tout petit, tout petit, semblable à ceux dont il avait déjà entendu parler sous le nom de *sotai*. Il n'avait pas plus d'un pied de haut; une barbe fournie lui tombait jusqu'aux genoux.

Le chef se leva subitement, tira son sabre et le lança vers le *sotai* avec une telle adresse qu'il lui coupa la barbe au rez du menton. Le sabre resta planté dans un chêne contre lequel le petit être se trouvait appuyé.

Malheureusement le *sotai* disparut sans que le soldat sût par où ni comment.

Le chef-garde explora l'endroit avec le plus grand soin et finit par apercevoir, caché sous les herbes, un trou dans le sol; il y plongea son sabre et si fort qu'il étendit le bras, il ne trouva pas de fond.

De plus en plus étonné, le chef fit une petite entaille dans l'écorce du chêne afin de pouvoir le reconnaître, il emporta la barbe coupée, à laquelle adhérait un peu de peau et il retourna au rendez-vous du soir.

Arrivé là, son premier soin fut de demander à ses soldats s'ils ne connaissaient rien de nouveau: ils n'avaient rien vu — et c'était bien naturel, car ils restaient couchés toute la journée et ne s'étaient même pas donné la peine d'aller à la découverte!

* *

Le chef résolut d'explorer le trou qu'il avait découvert et comme il réfléchissait la nuit, il se rappela avoir vu dans une certaine partie de la forêt un terrain marécageux où croissaient des osiers en quantité.

Le jour venu, les trois hommes s'y rendirent et coupèrent autant de branches d'osier qu'ils pouvaient en emporter; puis ils tressèrent une sorte de panier pouvant contenir deux hommes, muni d'une lanière aussi solide, aussi longue que possible.

Le lendemain, ils se mirent en route et retrouvèrent le chêne; ils commencèrent par élargir l'ouverture du trou; le chef fit entrer un homme dans le panier et le laissa glisser dans le trou à l'aide de la lanière: on lui avait donné pour instruction de secouer la corde dès qu'il voudrait remonter.

A peine le soldat fût-il descendu de quelques brasses, que la corde fut secouée violemment; on remonta l'homme qui, tout effrayé, déclara que le puits était tout-à-fait noir et qu'on n'en voyait pas le fond.

A son tour, le second fut envoyé, mais, aussi poltron que le premier, il n'y descendit pas plus loin.

Le chef se décida à aller voir lui-même; il demanda qu'on laissât filer la corde jusqu'au bout, quitte à en faire davantage si celle-là n'était pas longue assez pour lui permettre d'atteindre le fond.

On le laissa descendre. Pendant longtemps, longtemps, il ne vit rien; l'obscurité était profonde; mais à la fin, il lui sembla apercevoir un tout petit point brillant dans les profondeurs du puits; la lumière allait en grandissant et à la fin, quand il toucha le sol, il se trouva devant un palais magnifique, éclairé de tous les côtés à la fois.

Il se présente à la porte, personne!..

Il entre, toujours personne!..

Le palais semblait abandonné. Notre chef traverse plusieurs grandes salles richement meublées; il voit une toute petite porte entrouverte, la pousse et entre.

Un grand cri se fait entendre et quelle n'est pas sa surprise: l'une des princesses, la cadette est devant lui!

« Malheureux, que venez-vous faire ici?

— Je viens vous délivrer.

— Mais je suis en puissance des *sotais*. Aucune force humaine ne peut contre eux. Fuyez!..

— Non, j'ai promis au roi votre père de vous ramener vive, et je veux accomplir ma promesse. Où sont vos sœurs?

— Je l'ignore: je ne les ai plus vues depuis que je suis enfermée ici.

— Je les chercherai. »

A ce moment, on entendit un grand bruit: *pouf! pouf! pouf!..* comme de quelqu'un qui descendrait pesamment un escalier.

— « Malheureux! le *sotai* descend comme chaque jour pour demander si je veux être sa femme. Il vous tuera.

— Eh bien, qu'il ne tue! Je ne puis retourner sans vous.

— Il n'y a qu'une chance de nous sauver. Cherchez derrière la porte; il doit s'y trouver une arme en fer: c'est la seule qui puisse blesser ces êtres mystérieux. »

Le chef referme la porte, s'empare de l'arme, qu'il trouve extrêmement pesante, mais qu'il parvient à soulever.

La porte s'ouvre, le *sotai* entre, l'arme tombe: il est mort!

Le chef s'empare de la princesse évanouie, la transporte dans le panier, secoue fortement la corde et le panier revient au jour sans accident.

**

On jugera de l'étonnement des deux soldats, qui pensaient voir revenir le chef!

Leur premier désir fut de savoir à qui devait échoir la princesse; et sans songer à lui prodiguer les soins que réclamait son état, ils commencèrent à disputer pour savoir lequel des deux la ramènerait au roi son père.

La princesse, reprenant ses sens, les supplia de penser à ses sœurs qui se trouvaient encore dans le palais des *sotais*, et qu'il fallait à tout prix délivrer. Pour mettre fin à toute discussion, elle déclara qu'elle ne voulait pas s'en aller sans elles. Ils se résignèrent donc à faire redescendre le panier.

Pendant ce temps, le chef ayant vu la princesse disparaître, recommença les recherches.

Au bout d'un long corridor, il vit une porte semblable à la première; il l'ouvrit et se trouva en face de la seconde princesse qui, à sa vue, muette d'effroi, semblait être changée en statue.

— « Vite, dit le chef, vite, suivez-moi. J'ai sauvé votre sœur cadette. Savez-vous où est l'aînée?

— « Malheureux, prenez garde! Vous êtes chez les *sotais*. Celui que j'ai refusé d'épouser va venir, c'est son heure, et s'il vous aperçoit, vous mourrez. »

Le chef regarde derrière la porte, voit une arme semblable à la première, s'en saisit et dit à la princesse:

« Comme j'ai délivré l'une, je sauverai l'autre, et la troisième après.

— Oh! quant à ma sœur aînée, c'est impossible. Le roi des *sotais*, ayant été blessé au menton, a quitté ses appartements et demeure toute la journée chez celle qu'il voudrait épouser. On ne peut donc pénétrer chez elle. »

Dans cet instant on entendit *pouf! pouf! pouf!..* comme de quelqu'un qui descendrait pesamment un escalier.

Le chef se prépara et quand la porte s'ouvrit, l'arme s'abattit et le *sotai* tomba mort.

Sans perdre un instant, le chef conduisit la princesse vers le panier, tira la corde et le panier revint au jour avec son précieux fardeau.

* *

Les deux hommes d'en haut, attendaient, avec quelle curiosité, vous pensez bien ! Aussitôt la seconde princesse arrivée, pendant que les deux jeunes filles au comble du bonheur s'embrassaient en pleurant de joie, les soldats disputaient à qui reviendrait celle-ci ou celle-là avec le titre de prince royal. Elles eurent bien difficile de les faire revenir au fait. Enfin ils laissèrent encore descendre le panier.

De son côté, le chef n'avait pas perdu son temps. Aussitôt avait-il vu la corde se tendre et le panier disparaître, il était revenu au château, vers la chambre que la deuxième princesse lui avait indiquée et où se trouvaient l'aînée et le Roi des *sotais*. Marchant doucement, sans bruit, il arrive à la porte et, l'oreille tendue, il entend des ronflements sonores.

La porte entr'ouverte, il aperçoit le *sotai*, couché sur les genoux de la pauvre princesse, qui lui grattait doucement le sommet de la tête. A la vue de ce visiteur inattendu, la jeune fille ne peut retenir un mouvement d'effroi. Mais le chef jette un coup d'œil derrière la porte et saisit l'arme qui seule pouvait être employée. La princesse jette un cri et fait un mouvement ; le Roi tombe et, avant qu'il ait eu le temps de se relever, l'arme du chef s'abat et le tue.

Aussitôt le chef se fait connaître et, se voyant délivrée, la princesse ne peut maîtriser son émotion, se jette dans les bras de son sauveur et, pleurant de joie, lui dit qu'elle n'aura d'autre époux que lui-même.

Puis elle prend le chemin de ses sœurs et revient au jour.

* *

Je vous laisse à penser quelle fête ce fut pour les trois sœurs quand elles se virent réunies en bonne santé après de si terribles aventures !

Naturellement les deux hommes, oubliant tout-à-fait leur chef, voulaient emmener les princesses. Mais les trois sœurs reconnaissantes refusèrent d'abandonner leur sauveur et exigèrent qu'on redescendît le panier. Il fallut bien leur obéir.

Pendant ce temps, le chef visitait les chambres des princesses et reprenait leurs précieux vêtements, leurs couronnes éblouissantes

de brillants, les plus beaux du monde, et mille bijoux dont il remplit trois caisses énormes.

Il traîna les caisses vers le panier et voulut se placer à côté ; mais il réfléchit qu'alors le panier serait peut-être trop lourd et il le fit remonter tel qu'il était.

Il en attendait le retour avec impatience quand tout-à-coup le panier s'abattit à ses pieds.

Sans rien dire, les deux soldats avaient coupé la corde !

Grand désespoir des princesses, qui voulaient qu'on refît un autre panier.

Les brigands leur firent comprendre qu'après une aussi formidable chute, le chef devait être tué net, qu'ils perdraient un temps précieux à se chagriner, que les *sotais* pouvaient venir les reprendre et qu'alors c'en était fait d'eux tous. Elles se décidèrent à regret.

Mais avant de partir, les deux traîtres obligèrent les trois sœurs à faire le serment solennel de ne pas parler de l'accident final et de ne jamais révéler à qui que ce fût qu'ils n'étaient pas les seuls sauveurs.

Les malheureuses princesses durent bien faire le serment demandé, de peur d'être abandonnées en ces lieux sauvages à la merci des bêtes fauves.

Alors on se mit en route et, après un bien long voyage, on arriva dans la capitale.

* *

Le malheureux chef, abandonné par les soldats au fond du puits et peu rassuré sur son sort, errait machinalement dans les appartements et cherchait vainement dans les armoires de quoi apaiser sa faim.

En ouvrant un tiroir, il vit entre autres objets précieux un tout petit sifflet d'or, enrichi de diamants ; il le porte à la bouche et en tire un son étrange et fortement aigu.

Aussitôt, la chambre est envahie par une foule de petits hommes barbus, criant tous ensemble : « Que voulez-vous, maître ? Que voulez-vous ? »

Ce sifflet donnait à son possesseur le royaume des *sotais* !

Le chef ne perdit pas sa présence d'esprit et commanda un bon dîner, qui lui fut de suite apporté. Après avoir mangé son dîner et bu le vin, qu'il trouva des meilleurs, il siffla de nouveau et ordonna qu'on le laissât seul jusqu'au lendemain.

Après s'être reposé sur un lit de fourrures, il déjeûna, se fit apporter trois caisses remplies, l'une de vêtements magnifiques, l'autre d'argent monnayé et la troisième de diamants, rubis, saphirs et autres pierres précieuses. Ses ordres furent exécutés avec la plus grande promptitude.

Il demanda ensuite qu'un carrosse de grand gala avec cochers et laquais vint le prendre avec ses richesses et le transportât hors de ce domaine vers la capitale du roi son maître.

* * *

Il trouva la ville pavoisée et les habitants en fête. Dans l'hôtellerie où il descendit, on lui raconta que tous les sujets fêtaient le retour des princesses perdues depuis longtemps et ramenées par deux humbles soldats; qu'ils les avaient sauvées au péril de leur vie et qu'ils venaient d'être proclamés princes royaux, en récompense de leur courage. On ajouta qu'il y aurait déjà eu mariage sans le caprice des trois princesses qui déclaraient ne pas vouloir se marier si on ne leur procurait des couronnes semblables aux diadèmes perdus pendant la chasse. Malheureusement, on ne trouvait pas dans tout le royaume de brillants assez grands et assez beaux, ce qui retardait le mariage.

En apprenant des nouvelles si singulières, le chef ne perdit pas contenance. « Cela se trouve bien, dit-il. Je suis moi-même joailler et j'essayerai d'arriver à satisfaire les princesses. Préparez-moi un atelier dans ma chambre et veillez que personne ne vienne me déranger cette nuit; car je vais me mettre à la besogne au plus tôt. »

Pendant quelques soirées, notre chef passa son temps jusqu'à une ou deux heures du matin à frapper sur son enclume, comme s'il travaillait sans relâche.

Le huitième jour arrivé, il prit la couronne de la princesse cadette, l'enveloppa dans un riche mouchoir de soie brodé d'or et la confia à l'hôtelier. Celui-ci monta dans le carrosse du chef, se rendit à la cour et dit au roi que si cette couronne était trouvée belle, on fournirait la seconde dans huit jours, à condition qu'on laisse le joailler travailler en secret.

L'hôtelier introduit devant le roi, s'agenouilla sur la première marche du trône et présenta la couronne aux princesses. A peine la cadette reconnut-elle les superbes pierreries qui lui appartenaient, qu'elle soupira et s'évanouit. Tout le monde fut d'accord pour

reconnaître la beauté supérieure du joyau et le roi dit qu'il attendrait la seconde couronne.

De retour, l'hôtelier raconta au chef ce qui s'était passé. Pendant plusieurs soirées on entendit encore le marteau frapper l'enclume et, au bout de huit jours, l'hôtelier présenta au roi la seconde couronne que le joailler était censé avoir faite.

La seconde princesse reconnut de suite le joyau qu'elle portait au départ pour la chasse, et l'émotion fut telle qu'elle faillit perdre les sens.

Le roi commanda la troisième couronne et l'hôtelier lui dit que le joailler demandait la grâce de pouvoir l'apporter lui-même aussitôt qu'elle serait prête, ce qui fut accordé.

Huit jours après, le chef se présenta à la cour, vêtu d'habits magnifiques, dans son carrosse de grand gala.

A peine fut-il entré dans la salle, que l'aînée des princesses se précipita vers lui et l'amena près du roi son père en s'écriant: « Le voilà, voilà notre sauveur! »

Les trois sœurs racontèrent au roi tout ce qui s'était passé dans la forêt, sans oublier le terrible serment que les deux indignes soldats avaient osé leur imposer.

On arrêta les deux traîtres, le roi les fit comparaître devant son grand tribunal, et ils furent brûlés vifs.

Le chef, nommé prince royal, épousa l'aînée des princesses. On fit des noces magnifiques, ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants.

Conté à Liège par mon père, il y a plus de cinquante ans.

J. LENS.



NOTES ET ENQUÊTES.

28. **Dictionnaire populaire.** — En rappelant au lecteur la demande relative aux sobriquets locaux ou régionaux, (voir p. 24) nous prions nos amis de ne pas négliger les historiettes explicatives qui circulent dans le peuple ou ailleurs, et les exemples tirés des livres ou des journaux, qui peuvent venir à l'appui des documents recueillis. Ces communications, avec celles que nous avons déjà reçues seront prochainement utilisées dans la revue.

29. **Une inscription prophétique.** — Notre ami M. Jean Marlin nous communique une croyance singulière qui a cours en ce moment à Playe, petit village au nord de Remouchamps.

A propos de la sécheresse longue et désastreuse qui a régné au printemps dernier, les paysans racontent qu'au bord de la mer (!) les eaux ont baissé tellement qu'on a vu apparaître un rocher sur lequel sont gravés ces mots :

Quand vous me reverrez
Vous pleurerez.

D'après la *Rev. des trad. pop.*, n° de juillet dernier, p. 899, les journaux suisses rapportent qu'on peut lire cette même inscription sur un rocher apparu au milieu du Doubs, en aval de Sainte-Ursane. L'auteur de cette communication ne confirme rien quant au rocher en question; il se borne à signaler le récit des journaux.

Jos. D.

30. **Dictons rimés.** — On reprendra l'année prochaine la suite de ces dictons relatifs aux dates populaires, dont deux séries ont paru p. 70-1 et p. 94-6. Prière aux lecteurs qui auraient des notes de ce genre de nous en faire l'envoi, afin de rendre aussi complets que possible les futurs articles.

31. **La chemise de sorcier.** — Dans H. DURAND, *Hollande et Hollandais*, Paris, 1893, p. 53, nous lisons ce qui suit :

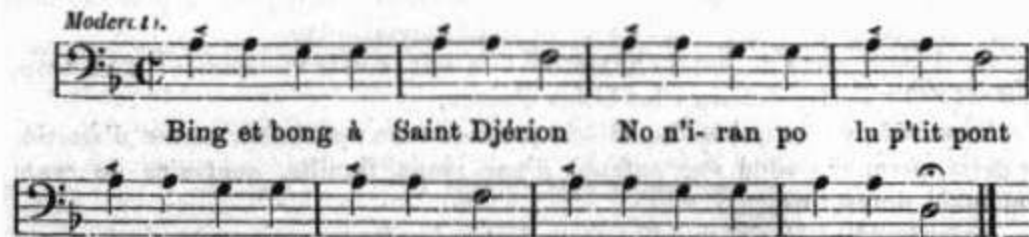
« Jeté en prison, Balthazar Gérard, le meurtrier du prince d'Orange, déploya dans toutes les épreuves une incroyable intrépidité. Ni les menaces, ni les souffrances n'avaient prise sur lui. Il étonnait ses juges par son sang-froid, les gardes par l'éloquence de ses discours. On crut que cette force d'âme venait du diable, et pour conjurer le charme, on le revêtit de la chemise d'un sorcier. »

Quelqu'un de nos lecteurs peut-il nous donner des détails sur la « Chemise de sorcier » et le rôle qu'elle doit avoir joué, d'après ce témoignage, dans les procès de sorcellerie ?

32. **Le chant des cloches.** — Dans sa brochure *Aus der Wallonie*, M. Leo Zeligson donne une version sensiblement différente, recueillie sur les

lieux mêmes, de la chanson du *tribolèch* à Malmedy, dont il a été parlé ci-dessus p. 140.

Voici la mélodie copiée textuellement dans cet ouvrage :



Et nos r'vérons po l'grand pont Et n'z irans ma-gni l'floïon.

33. **Les mots en « oûle ».** — Ces mots sont plus nombreux qu'on ne semblait le croire. En réponse à la question posée p. 142, nous avons reçu des listes intéressantes, notamment de MM. Detrixhe, Jos. Defr., Fr. Renkin et Henri Simon. Il résulte de renseignements demandés pour les autres variétés de notre dialecte, que la propagation de cette désinence diminutive ne semble guère s'être étendue en dehors du pays de Liège. Peu communs et tendant à disparaître du langage courant en Hesbaye, dans le Condroz et en Ardenne, les mots en *oûle* sont très rares à Namur et inconnus dans le Brabant; les formes correspondantes dans le Hainaut sont plutôt françaises.

Il n'est pas inutile de rappeler que la langue française a exploité notablement le *olus* latin, sous des formes diverses. Après avoir cité « ampoule », il suffirait de rappeler quelques mots en OL (rossignol, wall. *râskignoûl* ou *râskignoû*; virole, wall. *vêroûle*; rougeole, wall. *raivoûle*), — en OUIL (fenouil, wall. *f'no*; cornouille, wall. *cougnoûle*, *cognoûle* ou *cuègnoûle*), — les mots en EUL (filleul, wall. *fou* ou *fou*; tilleul, wall. *tiu*; ligneul, voir plus bas *lignoûle*), — en EL ou EAU (sauterelle, à Stavelot *sautroûle*; chapeau, anc. chapel, à rapprocher wall. *tchaproule* ou *tchaproulette* « coiffe en paille d'une ruche »; heaume, wall. verviétois *hamioûle*, coiffe des nouveaux-nés, à Liège, *ham'lette*). etc., etc.

Voici quelques autres mots — tous féminins comme les précédents; — ils portent en eux-mêmes, pour des wallons, un caractère de vétusté plus grand encore que ne le ferait supposer le délabrement général du dialecte parlé dans les villes.

Batroûle, battoir de la baratte.

Botroûle, nombril.

Crêhoûle, gourme, glande (*crêhe* = grandir).

Gaioule, cage.

Havroûle, ableret, filet carré des pêcheurs.

Hiroûle, déchirure (*hirer*, liég. *hiyi* = déchirer).

Hitroûle, plante nommée en fr. mercuriale.

Lignoûle, ligne à pêcher.

Orioûle, orion, orgelet.

Pèpioûle, mouche des viandes (*pèpion*, *pèpin* = aiguillon des insectes).

Plantroûle, plantoir, instrument de jardinage.

Pisroûle, nom d'un ruisseau qui passe aux environs de Verviers; en général: baie faite dans le mur des cuisines, au rez du sol du côté de la rue et par où s'écoulaient les eaux ménagères. A Namur, *pichroû*, linge que l'on place au bon endroit pour recueillir les urines de l'enfant emmaillotté.

Potchroûle, sorte de jeu de billes où l'on fait sortir violemment d'un trou, *potchi fou* « sauter dehors » les billes d'enjeu.

Prumioûle, vache qui a donné son premier veau; *prumioû*, terme d'amitié, « petit premier » aîné des enfants d'une jeune famille, contraire de *coulo* ou *houlo*, dernier-né.

Racontroûle, déjà cité p. 142 « formulottes d'enfants, petit conte rimé, courte chansonnette » — du verbe « raconter ».

Rampioûle, nom commun des plantes rampantes et spécialement de la clématite, *Clematis vitalba* L.

Rapwêtroûle, déjà cité p. 142, « raconter traditionnel », chose qu'on « rapporte », qu'on répète volontiers.

Spoûle, navette de tisserand. Voir LITTRÉ, v^o espole.

Terroûle, schiste houiller, fr. terreau.

Waitroûle, œillère (*waîfi* = regarder).

Wairoûle, varicelle, à Stavelot.

A ces mots, qui sont presque de la vieille langue, on doit ajouter quelques noms de hameaux ou de lieux-dits, tels que *Engihoul* (*Engis*) *Ramioul* (*Ramet*), *Gravioule* (*gravier*, *grève*), *Thiersoule* (*thier* = butte, raidillon) etc., de nombreux diminutifs de prénoms et de noms de famille, tels que: *Colsou* (*Nicolas*), *Pirsoul* (*Pierre*), *Frankignoul* (*François*), *Libioul* (*Libert*), *Otoul* (*Othon*), *Wathoul* (*Wathieu*, *Walthère*), *Hansoul* (*Hans*, *François*), *Massoul* (*Thomas*), *Odoul* (*Eudes*), *Jeansoul*, *Jamioul*, *Henroul*, *Mathoul*, *Gilsoul*, etc., etc.

O. C.





TABLE.

I

Littérature orale.

1. CONTES, FABLES, LÉGENDES.

LE DIABLE DUPÉ. — *El djiabe et el marchau* (M. François) 9.

CONTES MERVEILLEUX. — I. Les aventures de *Moitié-Cog* (G. Willame) 11. Variante (Fern. Sluse) 48. — II. La fillette et le loup (Jean Marlin) 49. — III. Le château des Sept-Montagnes (Louis Loiseau) 156. — IV. Jean de Berneau [F. Yserentant] 177. — V. Les trois princesses (J. Lens) 209.

LÉGENDES. — I. Le varlet dévoué (Gilles Gérard) 14. — II. Les *sotais* de Milmort (O. Colson) 15. — III. Dodon (O. Colson) 16. — IV. L'escaufeur (O. Colson) 17. — V. Le dernier sotai de Stembert (A. Fassin) 62. — VI. Un squelette au souper (Jos. D.) 64. — VII. La naïve promesse (O. C.) 65. — Voir aussi : L'amoureux de la sorcière (O. Colson) 136. — Les géants : Au centre de la terre (Alfred Harou); Le fort homme (O. Colson) 129. — Dans les « Notes et Enquêtes » : La Folle-Pensée, légende à « autoriser » 159.

RANDONNÉES. — I. *Coquai et Poiette* (Henri Simon) 31.

FABLES. — I. Le Renard et l'Ecureuil (Ad. Servais) 36. — II. La Chèvre et ses biquets (Louis Loiseau) 60. — III. *Li leup et li r'naud* (Zéphir Hénin) 186. — Dans les « Notes et Enquêtes » : Une légende du Coucou, à retrouver, 55.

2. FACÉTIES.

HUMOUR POPULAIRE. — I. A la porte de la ville (Alfred Harou) 31. — II. Dialogue avec un sourd. *Di-st-i, di-st-elle* (O. Colson) 34. — III. Le pesage des filles [Jules Guillaïn] 127.

LES POURQUOI. — I. Pourquoi nous avons le Carême (M. C. Renard) 52. — II. Pourquoi le cheval n'est jamais rassasié, et pourquoi l'âne porte une croix sur le dos (O. C.) 53. — III. Pourquoi le lièvre à la lippe fondue (O. C.) 54. — IV. La femme et le diable (Emm. Despret) 171.

BÉOTIANA. — Les copères de Dinant. — I et VI. Notes sur le mot *copère* (O. C.) 97 et 117. — II. Le toit vert et la vache. (Fern. Sluse) 98. — III. Le fromage dans la Meuse (Fern. Sluse) 99. — IV. Le pont déplacé. V. De Dinant. .. à Dinant (O. C.) 100. — VII. Le copère et le petit chat [Dr Aug. Vermer] 118. — VIII. Le copère et le fromage blanc. IX. Le chasseur

de lièvres (O. C.) 118. — X. Six, huit ou sept ? (O. C.) 120. — XI. Le saumon à sonnettes. XII. La roche déplacée (O. C.) 131. — XIII. La longue nuit (O. C.) 132. — XIV. La fatigue vaincue (O. C.) 133. — XV. La cuisson à distance et le crapaud récalcitrant (Fern. Ramboux) 183. — XVI. Les chasseurs de mouches [Jean Bury] XVII. La croix qui butte (O.C.) 185.

CONTES FACÉTIEUX. — I. *Li puèrtchî d'Coquaifagne* (E. M.) 108. — II. *C'è po faousse* (Ch. Bartholomez) 152. — III. *Dihez-F auf'mint* (Henri Simon) 197.

3. CHANSONS.

CHANSONS DE QUÊTE. — Du Jour des Rois : 6 et suiv., 66, 67, 155, 200 et suiv. — Du mois de mai : 83 et suiv.

DÉBATS. — I. La bergère et le monsieur (Th. Strivay) 18. — II. Le seigneur et la bergère (Jos. Defrecheux) 28. — III. Les transformations (Louis Loiseau) 50. — IV. Le seigneur et Nanon (Jos. Defrecheux) 138..

CHANSONS RELIGIEUSES. — I. Le premier miracle de Jésus (Jos. Defrecheux) 20. — II. La Vierge et la laboureur (Jos. Defrecheux) 123. — III. La vocation de Marie-Madeleine (G. Willame) 124. — Voir aussi pp. 83 et suiv.; et dans les « Notes et Enquêtes » le sujet de chansons à retrouver, 40 et 190.

CHANSONS DRAMATIQUES. — I. La mort de Jean Reynaud (O. Colson) 22. — II. L'engagé (Henri Simon) 86. — III. La fille du garde, qui fait la morte pour son honneur garder (O. Colson) 88.

CHANSONS D'AMOUR. — I. La ronde du « mai » (O. Colson) 79. — Voici le mois de mai (O. Colson) 81. [A. Hanon] 134. — III. Le retour du soldat (Henri Simon) 135.

CHANSONS PLAISANTES. — I. La chèvre effrayée (Louis Loiseau) 169. — II. L'écot à payer (O. Colson) 170.

DIVERSES par Henri Simon. — I. Voici le joli mois d'avril 204. — II. Or adieu donc la belle 205. — III. Le mari trop vieux 206. — IV. Mon père m'a acheté un bois 207.

4. PROVERBES, DICTONS ET FORMULETTES.

Inscriptions murales (O. C.) 24.

A la porte de la ville (A. Harou) 34. — Dialogue avec un sourd; *Di-st-i, di-st-elle* (O. C.) 95.

† DICTONS RIMÉS sur les mois d'Avril 70; de Mai 94.

BLASON POPULAIRE (Jos. D.) 24 et 218.

Les rats et la malchance 142.

Le chant des cloches 140 et 218.

II.

Croyances et usages.

LE JOUR DES ROIS. — I. *Li héliète* aux environs de Liège (O. Colson) 5. — II. *Lu héliète* à Malmedy (Henri Dehez) 66. — III. A Stavelot (Louis Detrixhe) 67. — IV. Chanson de quête à Esneux (Henri Simon) 155. — V. Chansons de quête à Sprimont (Henri Simon) 200.

LE DIABLE DUPÉ. — (M. François) 9.

LÉGENDES. — Voir plus haut « Littérature orale ».

CUISINE NIVELLOISE. — La « tarte à l'djotte » et les « doupes » (Georges Willame) 26.

SORCELLERIE. — I. Le varlet dévoué (Gilles Gérard) 15. — II. Dans l'Entre-Sambre-et-Meuse (Louis Loiseau) 105. — III. L'amoureux de la sorcière (O. Colson) 136.

HUMOUR POPULAIRE. — Voir plus haut « Littérature orale 2. Facéties ».

UN USAGE FÉTICHISTE à Braine-l'Alleud. — I. La croix St-Zé ; qui était St-Zé ; un usage populaire (C. J. Schepers) 41. — II. Quelques usages similaires (O. Colson) 44.

FÊTES POPULAIRES. — I. N. D. de la Souë, à Jodoigne (Edm. Etienne) 57. — II. *Tchèssi l'vêheu*, à Stavelot (Louis Detrixhe) 59. — III. La Vierge, reine de mai (O. Colson) 82. — IV. Le premier mai à Liège (O. Colson) 88. — V. *L'Alion* (Jean Marlin) 125.

L'AMOUR ET LES AMOUREUX. — I. Lier le jonc (Jos. Defrecheux) 73. — II. Les facéties de mai (Jos. Defrecheux) 74.

LES GÉANTS. — I. Au centre de la terre (Alfr. Harou) 129. — Le fort homme (O. Colson) 129.

UN LIVRE DE MAGIE. — L'Enchiridion Leonis Pape (François Renkin) 145.

ASTRONOMIE. — I. Ce qu'on voit dans la lune (O. Colson) 161.

DIVERS. — Une punition du ciel, 23 ; la maladie des pommes de terre, 39. — Le bouillon d'onze heures (O. Colson) 24 ; dans les hôpitaux (Ch. Defrecheux) 68. — Un épisode des fêtes de Noël à Berlin, 39. — Le démon du choléra, 39. — Le vrai Liège, 55. — La pierre de Blarney, 55. — Les os des morts, 56. — Les rats et la malchance, 142. — Contre la rage [Sera] 208.

III.

Varia.

DESSINS. (Aug. Donnay.) — Illustrations et caldelampes 73, 168, 179, 182, 194. — Lettrines 82, 125, 131, 136, 177, 209. — Entêtes, 79, 105, 129, 204.

VIEUX AIRS DE DANSE (Henri Simon) 194, avec note préliminaire (O. C.).

NOTES ET ENQUÊTES. — L'arrestation d'un Dieu, 69. — Les origines de Blankenberghe (A. Boghaert-Vaché) 102. — Les loteries, 104 et 190. — Les mots en *oûle*, 142 et 214. — Un concours de folklore, 160. — Le folklore et la littérature wallonne (O. C.) 173. Les jouets d'enfants, 208.

IV.

Bibliographie.

Armonac wallon do l' Samène po l'an 1893 (O. C.) 71. — *Armanack de Spirou po 1893* (O. C.) 72. — *Bouquet tot fait*, par M. J. Vrindts (O. C.) 72. — Souvenir du carnaval de Binche (O. C.) 72. — Contributions au folklore de la Belgique, par M. Alfred Harou (O. C.) 142. — Le folklore de Godarville, par M. Alfred Harou (O. C.) 143. — Recherches historiques sur les communes de Stembert et Heusy, par M. Arthur Fassin (Jos. D.) 175. — Mélanges de traditionnisme de la Belgique, par M. Alfred Harou (O. C.) 176. — Littérature orale de la Guyane française, par M. Georges Haurigot (O. C.) 191.

